

Catherine Lalonde, Jean-Marc Desgent, Sylvain Robert

Hugues Corriveau

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Catherine Lalonde, Jean-Marc Desgent, Sylvain Robert]. *Lettres québécoises*, (120), 35–37.

Catherine Lalonde, *Cassandra*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2005, 88 p., 16,95 \$.



*tes quatre pattes de cbienne et tes pattes folles de femme
rompues sous les genoux sciées sec
museau à ras la terre six os à gruger dur* (p. 30)

Sale affaire que d'aimer

Cette jouissance du mal ou de la douleur annoncée se fait avec, en fond de scène, la campagne, les termes de la ferme et de la terre, comme si les propos prenaient mieux leur ancrage à l'intérieur de la glèbe, en s'efforçant de raccrocher la violence au sort des bêtes et des urgences telluriques : « tu peux casser ton double dos de bête / tu peux ruer dans ton stand / tu peux gueuler à perdre haleine / la vache de vivre te serre d'un cran » (p. 23). Ici, Cassandra ne sait

Entre le terroir et le cri.

UNE FEMME MALMENÉE

Cassandra étonne autant par sa forme dense aux longs poèmes lyriques que par son recours au langage du terroir et à une rythmique parfois si classique que les pieds en seraient comptés. Ce recours à la forme ancienne autant dans le vocabulaire que dans l'harmonie très lisse des vers met tout le recueil en péril, tant semble irréalisable cette double volonté de récupérer les modèles séculaires et de leur associer une langue féroce, parfois vulgaire, sorte de coup de massue inattendu tellement grande est sa violence.

L'AMOUR ANIMAL

Force nous est de constater que le pari est en grande partie gagné, puisque très souvent la force de frappe de ces vers nous met K.-O., surpris que nous sommes de retrouver des accents à la Josée Yvon ou à la Denis Vanier dans ce qui a toutes les apparences d'un recueil amoureux : « Je voudrais t'aimer dans le non-temps / ô ma sœur ma femme ma mère et ma chienne / avant que tes seins ne tombent comme des pommes » (p. 15).

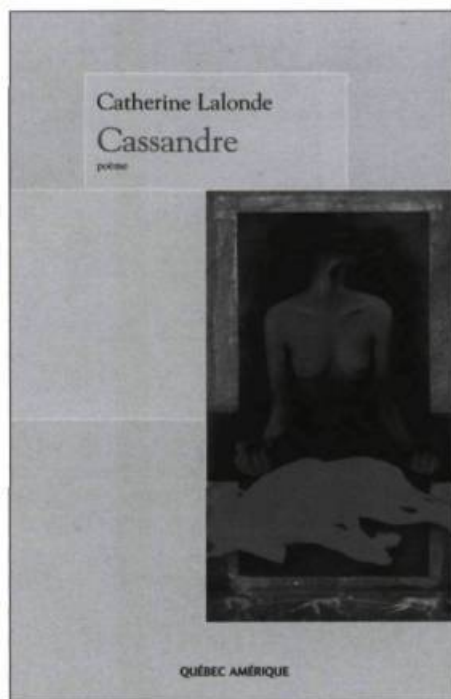
Dans des entrevues, Catherine Lalonde avoue avoir voulu relever le défi d'écrire un recueil dont la voix serait masculine, parce que l'écriture féminine l'énerverait. Soit, mais, dans le flot des mots et des apostrophes, on lit souvent une charge misogyne appuyée, voix rauque et drue, le recueil prenant les allures d'un sadomasochisme consenti qui rend ambiguë toute certitude quant à la performance du langage lui-même.

LES SIGNES DU RAVALEMENT

Le « moi » du texte est à ce point méprisant que sa dictature à l'égard de l'être possédée devient une sorte d'entêtement à ravalier l'autre :

*ta gueule de vraie vache des matins secs
tes mentirs roulés dans le gros sel pour servir tout l'biver
ta voix de grain usé qui revient de la mer
et qui claque ses cris à tue et à tord-têtes*

*cette tempête imbécile dont tu ne t'exiles plus te coupera
les pieds au temps de la récolte*



même pas annoncer son propre malheur, ne semble même pas en avoir conscience tant l'autre lui rappelle sans cesse et son aveuglement et son apathie.

TROUBLANTE SOUMISSION

Le « je » du texte dit : « je ne suis pas une idée je ne suis pas ton destin / je suis ton homme / je suis ta niche et la poigne à ton col » (p. 42) ; et la femme à la niche revient après avoir couru au loin, revient dans le giron masculin qui attend sa pitance. Déconcertant discours, tout poétique qu'il soit ! Et malgré tout, la voix masculine s'insurge : « je te marquerai les oreilles / je te taillerais au fer rouge / je t'amputerai les griffes // mais tu ne serais pas plus à moi » (p. 45) ; curieux doute pour qui soumet pourtant. « Prends ta gueule / ferme-la / avale et couds-la ferme » (p. 65), dit le poème quand la voix mâle souligne la colère et la révolte rentrée, affleurant le réel. « De toi de moi on finit par ne plus savoir qui est le maître et qui est l'animal » (p. 66), est-il encore dit ; mais il en est là de ce questionnement comme si on se demandait qui dépend de qui, qui a le plus besoin de l'autre, le tortionnaire ou le supplicié.

DENSITÉ DU TEXTE

Par ailleurs, il faut bien reconnaître qu'on est ici en présence d'une authentique voix poétique, quel que soit le heurt qu'elle procure. Mme Lalonde nous livre un recueil très fort dont on aurait aimé, peut-être, que le réel propos ne soit pas à ce point ambigu.

Jean-Marc Desgent, *Vingtièmes siècles*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 72 p., 10 \$.

« Je vais jusqu'aux corps nombreux »

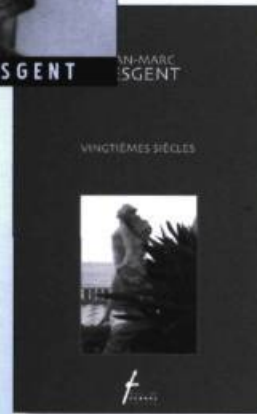
Le xx^e siècle multiplié par lui-même.

LE SIÈCLE PARLE FORT

Rarement nous est-il donné de lire un recueil aussi dense et riche, imposant d'emblée la relecture, que ces *Vingtièmes siècles* de Jean-Marc Desgent. On y parle en couches superposées des nombreux aléas du siècle dernier, avec un « je » qui semble prendre à charge les sédiments de sens que les années, passant, ont laissés comme traces fauves et noires, comme propositions de mort ou de vie. Desgent se donne ici corps et âme à cette remontée aléatoire des dérives, ne laissant personne à la traîne : « J'aime une femme et tous ses habitants : hordes de béquilles, garnisons d'estropiés, troupes de la guenille, promeneurs, fillettes tout en cadavre de mon cœur, soldats d'abandon. Ils sont des milliards, cette femme habitée » (p. 9), comme si Gaïa, comme si la terre en instance de perdition avait encore à parler franc, car « [...] la certitude du siècle [...] n'est pas de l'autre côté du monde » (p. 17).

INTIMITÉ ENFOUÏE

Mais Desgent parle aussi pour lui-même, s'inscrivant comme un « je » parfaitement intégré au siècle désastreux : « Je me suis accompli dans les deux langues. [...] j'habite ici, je suis un peuple sans histoire. » (p. 20) Tout se passe comme si le



poète tentait tous les possibles, essayait d'être en action dans la totalité, de voir-savoir en une forme très complexe de divinité humaine. Il pénètre, phrase après phrase, texte après texte, dans la sensibilité écorchée du monde pour en témoigner à travers sa langue décousue, déconstruite, tellement chargée de sens que s'y confrontent des réalités incendiaires, des guerres et des désespoirs, des envies de vivre et du plaisir. Ces *Vingtièmes siècles* s'ouvrent sur toutes leurs faces, se dévoilent. Le parcours traverse ainsi les lieux transversaux qui rallient l'Histoire universelle et la toute personnelle, infiniment emmêlées : « Je ne peux rien dire de léger, ce qui soulagerait chaque vie. [...] on vient prendre de la pensée jusqu'au fond. » (p. 28)

GUERRES ET RAPPROCHEMENTS

Ainsi, dans cette boulimie de savoir, le « je » se fait chose, matière. On est ce qu'on voit, ce qu'on ressent, on pénètre la vacuité du monde comme son opacité. Matière bue, sexes jouis, les quatre éléments devenus forcément modernes, c'est au cœur précis de l'autre et d'elle-même que la conscience s'active. Et Rimbaud passe aussi par là, par ses *Illuminations*, qu'évoquent beaucoup de ces textes à la densité tenue à bout de bras : « Les draps sales dans le terrible crâne qui se donne, c'est la beauté. » (p. 63) Et pour arriver à soi, Desgent avoue : « J'ai les vies nombreuses. » (p. 60) Cela le porte à cerner ce qui du monde

donne vie, donne à savoir, s'impose, brouille aussi la mémoire, déstabilise. Ce morcellement fait main basse sur l'incendiaire évidence de ce qui vit, ramasse l'éclatement, la fragmentation perceptible du réel. Le poète essaie de se donner une chance à travers les désastres ou l'apaisement. Aucun refus mais une lucidité irrévocable : « Je suis chargé de croyances qui font le visible, je ne cache jamais le peu [...] » (p. 59)

INDÉNIABLE RICHESSE

Sans doute est-ce là un des grands textes de cette année, certainement une œuvre de maturité pour Desgent qui atteint une certaine grâce dans la parole poétique, ne s'accordant aucune concession tant l'exigence de la vérité est ici menée jusque dans la confusion indicible de ce qui sous-tend toute poésie.

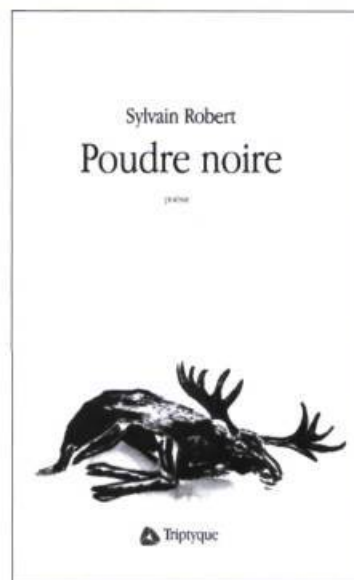
Sylvain Robert, *Poudre noire*,
Montréal, Triptyque, 2005, 76 p., 16 \$.

Chasse et pêche

Attention, le caribou est mort et la ligne est lancée.

L'HOMME DES GRANDS ESPACES

Il n'est pas du tout évident de prendre le sport comme trame de fond poétique. D'autres avant Sylvain Robert s'y sont cassé les dents. Lui, au contraire, semble avoir trouvé dans la triple dimension de son texte



une sorte d'équilibre. Ainsi associe-t-il la chasse et la pêche à la gastronomie et au corps aimé. Le poète des grands bois et des eaux calmes a du talent, avec de la sensibilité. Mais parlons de poésie, même si le repas de « salsa de mangues, saumon / pouilly fumé » (« Montaison », p. 31) me tenterait assez.

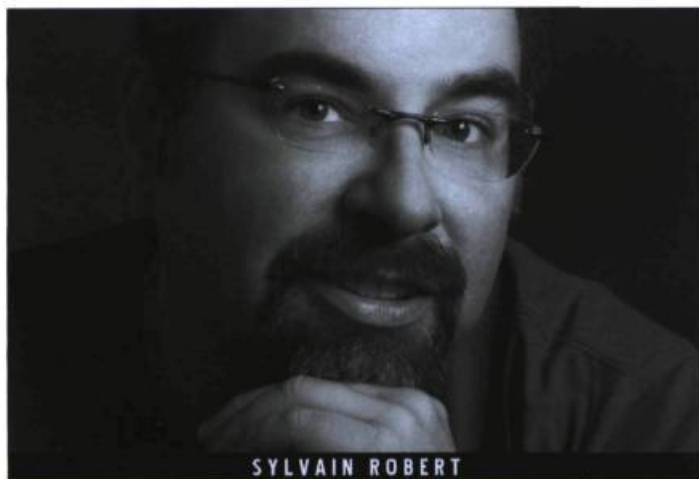
ON MANGE CE QU'ON TUE

On se serait bien passé des illustrations du caribou, de l'oiseau sur sa branche, du canoteur, de la forêt reflétée dans les eaux bleues de l'été ou du poisson, mais bon... le bon goût étant ce qu'il est, passons... Le poète ne se contente pas de nous mener de par les sentiers jolis, il parle aussi de sensations, de délicatesses, de sensualité, d'amour au loin et de joie immédiate. Et

c'est ce savant mélange de concret et de pulsions primaires qui fait de ce recueil atypique et inclassable un objet de curiosité sinon de plaisir :

*Je marche avec la mort
et la pluie d'octobre
entre mes mains
le souvenir des viscères chauds
gorgée de pluie une carcasse
un chevreuil couché
sur mes épaules*

*Dans ce marécage
mes genoux et mes clavicules
craquent sans atténuer
le désir d'un tartare
tiède sur ma langue (« Pergélisol », p. 13)*



SYLVAIN ROBERT

JOUISSANCE DES GRANDS ESPACES

Le poète nous propose ainsi cette confrontation à un monde réel condamné qui n'empêche pas le désir, qui soutient au contraire la pulsion de vivre malgré le carnage : « je fouille l'intérieur / d'un wapiti / le foie lisse, le cœur lourd / les poumons / glissent sur mes paumes / je [...] trace avec mes doigts / des lettres d'amour / rouges rupestres / pour que tu m'aimes / malgré la mort » (*ibid.*, p. 15). « Pistes fraîches », « détonations de balles », « toundra [qui] s'ouvre / sur chants de gorges », « grand buck mort », « oies de Riopelle », « gestes / de Jackson Pollock / du dripping / à canne à mouches » sont conviés pour créer un paysage à la fois intérieur et culturel riche, d'une densité que soutient l'unité sous-jacente du projet.

LYRISME DU SPORTIF

C'est ainsi qu'il faut voir cette ode au grand air, à la solitude matutinale du pêcheur à l'heure jaune des poissons, au moment tendu de la détonation, au secret espoir du plat à venir, des baignades nues dans les rapides isolés. Il y a dans ce recueil le bucolique convenu qui titille un peu la jalousie du citoyen. Ce serait franchement anodin s'il n'y avait la mort cachée sous chaque geste, le petit carnage qui chavire l'âme à chaque disparition. Le poète ici a tenté d'interroger la pulsion de survie, liée toujours à la jouissance présupposée ineffable de tout corps abandonné.

ÉDITIONS PERCE-NEIGE

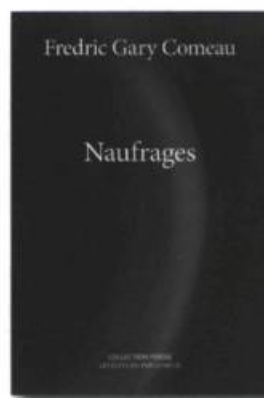
25 ans de littérature acadienne!



Parcours
Poésie
Herménégilde Chiasson
ISBN 2-922992-24-1, 14,95 \$



Le tracteur céleste
Poésie
Hélène Harbec
ISBN 2-922992-21-7, 16,95 \$



Naufrages
Poésie
Fredric Gary Comeau
ISBN 2-922992-22-5, 14,95 \$



Regroupement des éditeurs
canadiens-français



LA COMMISSION DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

PROLOGUE



<http://perceneige.refc.ca>